

علم اللّسنيات العربية

أهدانا الاستاذ Frithiof Rundgren البحث الذي أعده تحت اشراف معهد اللّسنيات واللغات الشرقية
بجامعة Firenze ننشره شاكرين

LA LEXICOGRAPHIE ARABE FRITHIOF RUNDGREN - UPPSALA

Le sujet est immense et il ne peut être question ici d'un traitement systématique et approfondi. Il n'entre pas non plus dans le plan de cette relation de présenter une bibliographie complète. Ce qui suit est à considérer comme une continuation modeste de l'exposé excellent que nous a donné il y a dix ans A. Spitaler de la lexicographie arabe dans *Linguistica semitica : presente e futuro*, publiée par G. Levi Della Vida (1961), p. 128 et suiv.

Pour ce qui est de la lexicographie chez les Arabes il faut se souvenir du fait important que ce genre appartient aux *'ulûm al-'adab* et par là aussi à la littérature arabe dans laquelle il occupe — selon certains auteurs arabes — une

place d'honneur. Il s'ensuit qu'une relation de la lexicographie arabe doit viser non seulement les dictionnaires modernes dont l'objet est essentiellement pédagogique mais aussi les progrès des études sur la lexicographie nationale ancienne faites par les savants de nos jours. Dès lors, on donnera un compte-rendu de certains ouvrages qui traitent de problèmes relatifs à cette littérature lexicale de langue arabe.

Quant à la naissance et l'évolution de la lexicographie nationale, le *'ilm al-luġa*, nous ne possédons pas encore une vraie histoire de la lexicographie arabe, complète et satisfaisante à toutes les exigences scientifiques. Les causes de cette lacune sont diverses. C'est vrai

que nombre de dictionnaires anciens édités en Orient sont à notre disposition, ouvrages qui en dépit de maintes imperfections peuvent sans doute être utilisés comme des sources d'un aperçu historique. En se bornant généralement à la publication de traités menus, comme p. ex. ceux qui sont rendus accessibles par A. Haffner (1), les savants européens se sont reculés devant le travail long et fatigant qui est associé à l'édition critique des ouvrages lexicaux d'une étendue plus grande. Il faut pourtant signaler une exception remarquable : le grand dictionnaire *Sāms al-'ulūm* du XIIe siècle apdès J.-C., composé par Našwān al-Himyarī (GAL I, p. 364; S I, p. 528). En vue de faire publier cet ouvrage important l'arabisant suédois Carlo Landberg (mort en 1924) a légué une somme considérable d'argent (2) et la publication a été commencée par K. V. Zetterstéen (mort en 1953) et S. Dederling (3). Cependant, plusieurs textes sont restés inédits ou sont perdus, ce qui rend difficile l'établissement complet des sources utilisées dans les compilations volumineuses d'une époque postérieure. Ajoutez que les matériaux lexicaux qui se trouvent dans les ouvrages grammaticaux ou littéraires ('adab, surūh etc.) édités jusqu'à présent ne sont pas suffisamment exploités de ce point de vue (4). Néanmoins en étudiant cette littérature immense on a pour le moment recours à l'expédient utile que constituent les index et les vocabulaires qui aussi en Orient font aujourd'hui souvent partie d'une édition de tels textes. On peut mentionner ici p. ex. le 6e volume de *Mu'gām ma-qāyīs al-luġa* de Ahmal Ibn Fāris dans l'édi-

tion de 'Abdassalām Muhammad Hārūn (5), le 3e vol. de l'édition d'*al-Munṣif* d'Ibn Ġinnī (6), le deuxième vol. des '*Amālī* d'aš-Šarīf al-Murtaḍā (7), le *Dīwān al-Ḥuṭay'a* avec les commentaires d'Ibn as-Sikkīt, d'as-Sukkarī et d'as-Sigistānī (8). Il est donc regrettable que l'édition égyptienne d'*Islah al-mantiq* d'Ibn as-Sikkīt (1949) manque d'un index de mots ou de racines (9), tandis que l'édition nouvelle du *Kitāb al-Af'al* d'Ibn al-Qūṭīya par les soins de 'Alī Fawra est heureusement pourvue d'un index des racines (10). Une étude importante accompagnée d'un index très utile est enfin celle de M. Talbi, un élève de R. Blachère, sur *al-Muxassas* d'Ibn Sīda (11).

Ainsi malgré de lacunes considérables nous disposons dès maintenant de matériaux si riches qu'on peut dire qu'il existe déjà des conditions assez favorables pour faire ou refaire l'histoire de la lexicographie arabe. En effet il ne nous manque pas de travaux préparatoires. Abstraction faite de l'article d'E. G. Lane, *Ueber die lexikographie der arabischen Sprache* (ZDMG, 3 [1849], pp. 90-108) et du *Preface* précieux de son dictionnaire on peut mentionner l'article presque inconnu de Zetterstéen *Om arabisk lexikografi* (Minnesskrift till professor Axel Erdmann, 1913, p. 6 et suiv.) ainsi que l'esquisse bien connue de F. Frenkow, *The Beginnings of Arabic Lexicography until the time of Jauhari with special reference to the work of Ibn Duraid*, JRAS, Centenary Supplement (1924), pp. 255-270. Une étude — malheureusement inachevée — qui marque des progrès considérables est celle de J. Kraemer, *Studien zur altarabischen*

(1) *Kitāb as-Sā'*, d'al-Asmai (Sitzungsber. der Kaiserl. Akademie der Wissenschaften, philosoph.-hist. Cl. 133 : 6 Wien 1896) ; *Texte zur arab Lexikographie*, Leipzig 1905.

(2) K. V. Zetterstéen, *Carlo Landberg som orientalist*, Uppsala 1942, p. 53.

(3) Teil I, Leiden 1951-53.

(4) Cp. J. Kraemer, « Oriens » 6 (1953), p. 206.

(5) Le Caire 1366-71.

(6) Ed. Ibrāhīm Mustafā-'Abdallāh Amin, Le Caire 1954-60.

(7) Ed. Muhammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire 1954.

(8) Ed. Nu'mān Amin Tāhā, Le Caire 1958.

(9) Ed. Ahmad Muh. Sākir-'Abdassalām Hārūn, Le Caire 1949 ; on prépare une édition critique du commentaire d'Ibn as-Sirāfi sur l'*Islāh*, cp. *Donum Natalicium* H.S. Nyberg oblatum (1954), p. 138 et suiv.

(10) Le Caire 1952.

(11) *Al-Muxassas d'Ibn Sīdah*. Etude-Index, Tunis 1956 cp. « Oriens » 6, p. 221. Soit aussi mentionné le *Fihris al-luġa* des Rasā'il al-Gāhiz, ed. 'Abdassalām Muh. Hārūn Le Caire 1964-65.

Lexikographie («Oriens» 6 [1953], pp. 201-238). Au Caire est paru en 1956 l'œuvre instructive de Abdallah Darwis, *al Ma agim al-'Arabiya ma'a 'tina xàss li-Mu'gam al-'Ayn li-l-Xalil Ibn Ahmad*, utilisée surtout par J.A. Haywood dans sa monographie *Arabic Lexicography. Its History, and its Place in the General History of Lexicography* (1960) (12). De plus il ne faut pas oublier ici l'introduction de Ahmad 'Abdalgafûr 'Attâr à la nouvelle édition du *Sihâh* d'al-Gawhari (1956) ou la dissertation solide de S. Wild, un élève de Spitaler *Das Kitâb al-'Ain und die arabische Lexikographie* (1965).

Aux problèmes qui ont au premier lieu attiré l'intérêt des chercheurs s'occupant de ces études appartient d'un côté la provenance de la lexicographie arabe, de l'autre le problème de la structure et de la filiation structurale des divers lexiques, problème lié étroitement à la question de la naissance de toute cette activité chez les Arabes. Depuis longtemps on s'intéresse surtout au *Kitâb al-'Ayn* d'al-Xalil Ibn Ahmad al-Farâhidî (mort environ 170 H), le plus vieux dictionnaire de la langue arabe (13).

Comme on le sait, Karl Vollers a déjà en 1893 avancé la thèse que le système phonétique de Xalil ait été emprunté à la science linguistique indienne. La solution de ce problème étant d'une importance primordiale pour l'histoire des idées on va se concentrer ci-dessous sur cette question. Les vues de Vollers ont été acceptées par Carl Brockelmann dans l'édition première de son *histoire de la littérature arabe I* (1899), p. 97, n. 2. Plus tard, dans la seconde édition de l'*histoire I* (1938), p. 156 et n. 4 il a rejeté cette hypothèse, car il ne s'agit que d'une hypothèse, les épreuves étant, comme nous le verrons, assez insuffisantes. Néanmoins, en 1960 Haywood a de nouveau soutenu la thèse que Xalil ait emprunté l'idée de son alphabet phonétique aux Hindous. Dans l'ouvrage mentionné ci-dessus il dit : « That al-Xhalil really invented this alphabet is to be doubted, if by in-

vention we imply complete originality. He wrote his book in Khurâsân, aided by a native of that country, Laith ; and Khurâsân is the gateway from Persia to India. A comparison of his order with that of the Sanscrit alphabet shows sufficient broad similarity to suggest influence, yet enough divergence in detail to indicate an independent mind moulding borrowed ideas. Apart from minor deviations, concerned chiefly with the peculiarly Arabic letters, the main differences are that al-Khalil puts the aspirates among the gutturals, and the sibilants with the palatals, whereas both these come at the end of the Sanscrit alphabet, after the labials and semi-vowels » (pp. 37-38) (14). On reviendra sur ce point plus tard. La terminologie fondamentale des grammairiens syriaques anciens étant empruntée aux Grecs et par là reprise par les Arabes il faut tout d'abord rappeler quelques traits significatifs de la lexicographie grecque.

Chez les peuples anciens les langues n'ont pas au premier abord été étudiées pour elles-mêmes, mais en vue de la récitation correcte d'un rituel religieux ou de l'intelligence de vieux textes sacrés ou juridiques. Ainsi la linguistique résulte ici du besoin pratique d'expliquer et de prononcer correctement tels textes. La linguistique grecque s'est développée au sein des études homériques et dans les écoles de grammaire de l'antiquité la poésie a par conséquent occupé le premier plan, la prose étant laissée aux rhétoriciens. La vraie lexicographie s'est créée à l'école d'Alexandrie. Le premier qui ait composé une collection de mots est Philétas de Kos. Le titre de son œuvre était *Atakta*, ce qui est intéressant aussi au point de vue de l'arabe. De telles collections se sont développées les premiers lexiques qui sont tous ordonnés d'après les choses, d'après les sujets ; ce n'est qu'au temps d'Hadrien qu'on puisse démontrer un ordre alphabétique. Le grand ouvrage étaient les *Lexeis* composées par Aristophane de Byzance, bibliothécaire env. 195 avant J.-C. Il était ordonné d'après les choses : les

(12) Cp. Spitaler, OLZ 63 (1968), coll. 50-58.

(13) Kraemer, « Oriens » 6, pp. 206-209.

(14) Sur la supposée influence indienne voir aussi pp. 6, 8 et 26.

noms des âges de la vie, les noms des cris des animaux etc. D'après le même principe est rédigé le grand synonymique **Onomastikon** de Pollux qui contient aussi une phraséologie. D'une grande importance a été l'activité de Didymos Chalkenteros au temps d'Auguste. Se basant partiellement sur celui-ci Pamphile d'Alexandrie (50 après J.-C.) a créé le dictionnaire **Leimón** en 95 livres, disposé d'après les choses et pourvu de **loca probantia**. Or, au temps d'Hadrien Diogénien a créé de l'œuvre de Pamphile son « Dictionnaire des étudiants pauvres », conservé jusqu'au Moyen Âge. Nous en trouvons une épitome dans le dictionnaire alphabétique d'Hésyche (VI^e siècle) où sont écartés presque tous les **loca probantia**.

Cela suffit pour nous donner une idée de l'activité lexicographique des Grecs. Il importe d'observer que plusieurs de ces ouvrages étaient connus des Syriens chrétiens qui ont propagé la science grecque aux Arabes.

On a déjà mentionné la position dominante de la poésie dans la linguistique grecque. Ce trait est aussi typique de la lexicographie arabe qui abonde en **sawàhid** poétiques. C'est bien possible qu'il s'agisse ici d'une influence directe du côté de la lexicographie grecque. Or, les conditions sociales et culturelles qui chez les Arabes ont conduit à la suprématie de la poésie sont assez compliquées. D'abord nous avons à observer une ambivalence remarquable dans la conception de la littérature. D'un côté une adhérence à la **Gahilfya** comme l'époque qui seule a pu produire de vrais **fuhùl**. De l'autre l'exigence de la religion nouvelle de poser le **Qur'ân** avant toute autre littérature. Au fur et à mesure que les conditions caractérisant la vieille culture disparaissent, la vieille poésie païenne obtient la fonction de la **murûwa** habillée en mots de sorte qui rappelle l'importance croissante de la **Tôrâ** après la disparition du prophétisme chez les Juifs. Encore chez at-Ta'

àlibí (mort en 1038) s'est maintenu ce mélange dans la **Muqaddima** du lexique **Fiqh al-luga** (15).

Abstraction faite du **Kitàb al-'Ayn** de Xalíl Ibn Ahmad les deux ouvrages d'Ibn as-Sikkít, le **Kitàb al-'Alfàz** et l'**Islâh al-mantiq**, constituent ensemble le dictionnaire arabe le plus vieux. Le premier est rédigé selon les matières, **Bàb al-gina wa l-xisb**, **Bàb al-faqr wa l-gadb** etc. C'est un principe que nous connaissons de la lexicographie grecque. Chez les Grecs on a de bonne heure commencé à systématiser d'après les sujets les matériaux lexicaux ramassés par les glossographes ; voir ce qu'on a dit plus haut. Comme on l'a déjà dit, le choix des mots et le plan sont inspirés par les études sur les épopées homériques. Si l'on examine le choix des rubriques dans le **Kitàb al-'Alfàz** on trouvera peut-être que celui-ci est d'une large mesure dicté par la situation de la vie nomade, décrite par les vieux poètes.

On a déjà mentionné les **sawàhid** abondants. Or, l'influence de la poésie apparaît aussi d'une autre manière. Quand on passe plus tard à l'ordre alphabétique on n'arrange pas les mots selon les lettres initiales, comme p. ex. dans l'**Asàs al-balàga** d'az-Zamaksarí, mais d'après le principe introduit par al-Gawharí dans le **Sihâh**, c'est-à-dire selon les lettres finales (16). La vieille **qasída** à lettre finale invariable a invité à ce principe. En outre le mot dernier d'un vers était souvent d'un caractère particulièrement poétique et important au point de vue de la lexicographie. Ici on place souvent les **nawàdir** qui jouent un si grand rôle chez les lexicographes.

La somme des entrées lexicales constitue ce qu'on a désigné comme la nomenclature d'un dictionnaire, cp. Jeu et Claude Dubois, **Introduction à la lexicographie: le dictionnaire** (1971) p. 57. Les entrées sont généralement données dans un ordre alphabétique, ordre conventionnel mais arbitraire et qui a souvent été critiqué.

(15) Ed. Mustafà as-Saqqà - Ibrahim al-Abyàri - 'Abd al-Hafiz Salabi, Le Caire 1957, p. 1.

(16) « Oriens » 6, pp. 212 et 216.

cp. M. Cohen, *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists* (1962), p. 497 et suiv. Or, la nomenclature du Kitàb al-'Ayn est structurée (17) d'après un ordre alphabétique spécial, créé par al-Xalíl lui-même. La suite des lettres de cet alphabet est la suivante : ' h h x g q k g s d s s z t t d z d t r l n f b m w y (18). Il s'agit alors de savoir comment il est arrivé à un tel agencement des phonèmes consonantiques.

Selon l'avis d'al-Xalíl on doit s'efforcer de trouver une raison (*hugga*), une *ultima ratio* acceptable pour l'ordre alphabétique, l'ordre conventionnel étant sans valeur intrinsèque. Mais un argument décisif ne s'obtient que par l'intermédiaire d'un examen précis (*istiqsà*). Il s'est décidé de partir de la place de l'articulation (*maxrag*) caractérisant chaque phonème consonantique. Il importe de voir comment il est arrivé à la trouver. Le procédé par lequel il a pu établir le *maxrag* consiste en ce qu'il « goûte » (*dàqa*) les consonnes (*hurûf*). Alors, il a trouvé que le langage se produit dans le *halq*, le 'ayn étant articulé dans la partie postérieure du *halq* (19). « Du fond du *halq* et en avant » lui apparaît alors un principe valable quand il s'agit d'agencer les phonèmes dans un ordre alphabétique réel.

Or puisque les voyelles entourantes sont aptes à influencer les consonnes il faudrait franchir celles-ci de l'influence qu'imposent les voyelles. Autrement on ne peut pas « goûter » les phonèmes consonantiques en tant que tels. Toutefois, en prononçant p. ex. un t, g, ' etc. comme 'at, 'ag, 'a' etc. al-Xalíl ne peut pas se libérer complètement des voyelles (20). Or al-Xalíl a aussi créé une théorie métrique en pre-

nant l'image de l'écriture comme le point de départ. Pour une lettre quiescente il s'est servi de l'alif et pour une lettre accompagnée d'une voyelle il a posé un hâ, l et o respectivement (21). Alors il a conçu l'écriture comme une écriture syllabique, et il semble aussi exister des rapports entre la théorie métrique d'al-Xalíl et le principe de l'ordre alphabétique qu'il a trouvé. Aucun trait de sa théorie métrique ne dénonçant une provenance indienne il n'est pas probable qu'il ait emprunté ce principe aux Hindous. De plus, un terme comme *dawq* pourrait très bien refléter des spéculations autour de la fonction de la *γεῖσις* chez Aristote (22), et, ce qui ne doit pas être oublié : d'autres circonstances nous montrent dans la même direction. Al-Xalíl dit p. ex. : *al-hurûf llatî buniya bihâ kalâmu l-'Arabi tamâniyatun wa 'isrûna harfan, li kulli harfin minhâ sarfun wa garsun. 'ammâ l-garsu fa huwa fahmu s-swati fi sukûni l-harfi wa 'ammâ s-sarfu fa huwa harakatu l-harfi* (23). Il est probable que c'est la connaissance que le *gars* « bruit » constitue la perception pure du son d'une consonne, le *sarf* « changement » étant conçu comme un mouvement de la lettre, qu'a fait al-Xalíl « goûter » les phonèmes de la manière mentionnée (24). Le *gars* correspond au *σοῦρος* d'Aristote qui a dit lui-même : *σημαντικὸς γὰρ διή τις ψόφος ἐστὶν ἡ φωνή* (25). Au moyen de la voyelle une consonne passe de l'état de potentialité à celui de l'actualité. Or, étant donné que la *haraka* est un mouvement il faut se souvenir du fait que le mouvement a une forme. La désignation de cette forme est *magran* « cours », de *garà*, *yagri* « couler, courir », ce qui rappelle la notion de *ῥυθμός* chez les Grecs, de *ῥέω* « couler » (26).

(17) E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* (1966), p. 91, n. 3.

(18) Al-Azhari, *Tahdîb al-luga*, ed. Zetterstéen, « *Le Monde Oriental* » 14 (1920), p. 39, cp. l'édition du Caire 1966.

(19) « *Le Monde Oriental* » 14, p. 39.

(20) Ibid, cp. Haywood, *Arabic Lexicography*, p. 27.

(21) Cp. G. Weil, *Grundriss und System der altarabischen Metren* (1958), p. 14 et suiv.

(22) P. ex. *De Anima* 420 b.

(23) « *Le Monde Oriental* » 14, p. 46.

(24) Cp. M. Bravmann, *Materialism und Untersuchungen zu den phonetischen Lehren der Araber* (1934), p. 16 et suiv.

(25) *De Anima* 420 b.

(26) *OrSuec* 19-20 (1972), p. 93, n. 2.

Inspiré entre autre par le livre de Haywood est aussi l'essai nouveau de S. Wild de prouver la thèse discutée en apportant des points de vues partiellement nouveaux dans la dissertation mentionnée ci-dessus, surtout p. 37 et suiv.

Mais aussi le fameux système des permutations consonantiques est d'une grande importance pour la question de la provenance de la méthode de Xalîl, p. ex. **sadda** : **dassa** etc. Prenons comme un exemple exclusivement illustratif les permutation d'un type comme **dara-ba** (27).

X1-X2-X3 = *daraba*

X2-X3-X1 = *rabaḍa*

X1-X3-X2 = *ḍabara*

X3-X1-X2 = *baḍara*

X2-X1-X3 = *raḍaba*

X3-X2-X1 = *baraḍa*

De ces possibilités il nomme **musta'mal** celles qui sont en usage et **muhmal** celles qui ne sont pas usitées. Il faut, ici, rappeler un petit traité grammatical d'Ibn Xalūya avec le titre **Kitāb Laysa fi kalāmi l-'Arabi mā yaḡrī magraḍhu** « Il n'existe pas dans la langue des Arabes ce qui a cette forme ». Pour ce qui est de cette notion de l'usage et du non-usage on ne peut se passer de penser au grammairien grec Hérodien (IIe siècle après J.-C.) qui a composé un traité avec le titre *Περὶ συντάξεως τῶν στοιχείων* où il pose la question quelles sont les lettres qui peuvent se succéder et, en outre, comment les syllabes doivent-elles être divisés. Ainsi al-Xalîl, semble-t-il se trouve dans la tradition des Grecs et non pas dans celle des Hindous Cela ne veut pas dire qu'on conteste la possibilité d'une inspiration accessoire indienne. Mais, il faut sans doute que l'on apporte des arguments plus convaincants, des épreuves d'une valeur décisive.

Le plus grand événement dans le domaine de la lexicographie est sans doute le **Wörterbuch der klassischen arabischen Sprache. Auf Grund der Sammlungen von August Fischer, Theodor Nöldeke, Hermann Reckendorf und anderer Quellen herausgegeben durch die Deutsche Morgenländische Gesellschaft. In Verbindung mit Anton Spitaler bearbeitet von Jörg Kraemer**

und Helmut Gölje. Le premier fascicule est paru en 1957 et jusqu'à présent dix fascicules sont publiés, constituant un volume entier de 586 pages. A partir du troisième fascicule M. Ullmann a suppléé J. Kraemer et H. Gölje comme « Bearbeiter ». M. Ullmann est aussi l'auteur de la préface du volume (1970), texte qui reflète à sa manière les opinions qu'ont les auteurs de ce dictionnaire sur certaines questions de la linguistique générale. D'un intérêt particulier est ce qu'appelle M. Ullmann « die lexikalische Bedeutung », c'est-à-dire « der von den jeweiligen Zusammenhängen unabhängige Bedeutungskern auquel s'oppose « die aktuelle Bedeutung », c'est-à-dire « die sprachlich realisierte, durch den jeweiligen Textzusammenhang determinierte Bedeutung » (p. II). Ce qui décide le succès éventuel d'une telle méthode c'est naturellement la validité des postulats théoriques qui sont à la base de l'abstraction de la « lexikalische Bedeutung », cp. P. Guiraud, **La sémantique** (1966) et A. J. Greimas, **Sémantique structurale** (1966).

Quoi qu'il en soit, le WKAS représente un travail excellent de l'arabistique allemande. Pour la première fois nous possédons une partie du vocabulaire arabe qui repose directement sur les sources littéraires et qui aussi indique exactement celles-ci. Beaucoup de soins est apporté à l'établissement de l'origine des mots empruntés, ainsi constituant un mérite particulier de cette entreprise. On connaît bien les difficultés qu'offre souvent l'étude des mots d'emprunt ou des calques dans une langue quelconque. A ce propos il conviendrait de signaler l'article instructif de W. Eilers **Iranisches Lehn-gut im arabischen Lexikon** (« Indoiranian Journal » 5 [1962]). Mais beaucoup y reste à faire. Prenons p. ex. le fascicule 9-10, p. XIII où discute M. Ullmann le mot **kindīrun** en se contentant de l'explication des Arabes, c'est-à-dire **qasīrun galīzun, himārun galīzun** etc., cp. fascicule 7, p. 379 a. Il conviendrait peut-être de renvoyer au mot **kandar** « a short, thick-set man,

(27) Cp. Wild, *Das Kitāb al-Ain*, p. 29. Un tel système de permutations n'apparaît pas dans « *Le Monde Oriental* » 14, p. 45, cp. aussi Haywood, *Arabic Lexicography*, p. 36.

a stout ass » (Steingass) du néopersan. On se permettra aussi de rappeler le mot *mukaddin* « bettelnder Gauner, betrügerischer Gaukler, fahrender Bruder » (fasc. 2, p. 89 b), cp. les notes dans l'édition nouvelle du *Kitāb al-Buxalā'* préparée par tāhā al-Hāgīrī (1958), p. 304 et suiv. Ce mot semble du moins influencé par le mot persan *gad* « mendiant ; mendicité », *gadā* (y) « pauvre, mendiant ».

L'autre grande entreprise lexicographique est représentée par R. Blachère - M. Chouémi - C. Denizeau, *Dictionnaire arabe-français-anglais*, fasc. 1 (1967) - fasc. 29 jusqu'au mot *gahāratun* (1972). La base du dépouillement a été le *Lisān al-'Arab*, complété par le *Qāmūs*, le *Tāğ al-'Arūs* et le *Muxassas* d'Ibn Sīda. Cependant, il ne s'agit pas d'un dictionnaire de l'arabe classique seulement, mais d'un dictionnaire qui couvrira la masse du vocabulaire de l'arabe littéral, employé depuis la seconde moitié du VI^e siècle jusqu'à nos jours ; pour une délimitation des périodes littéraires voir l'étude instructive de R. Blachère dans les « *Studia Islamica* » 24 (1966) p. 5 et suiv.

En 1959 H. Wehr avait publié un *Supplément zum arabischen Wörterbuch für die Schriftsprache der Gegenwart*, le Committee on Language Programs of the American Council of Learned Societies ayant déjà plus tôt décidé de soutenir la publication d'une édition nouvelle révisée et augmentée du dictionnaire bien connu de Wehr. En 1961 *A Dictionary of Modern Written Arabic* de H. Wehr est ainsi paru par les soins de J. Milton Cowan. Dès lors les arabisants ont à leur disposition un outil excellent à l'étude de l'arabe moderne littéraire. En outre, parmi les ouvrages utiles à mentionner ici sont p. ex. L. Ma'lūf, *al-Mungid*, 15e, 1956 ; Munir Ba'labakkī (Munir Ba'albaki), *al-Mawrid*, *qāmūs ingilīzī-'arabī* 1970 ; Elias A. Elias, *al-Qāmūs al-'asrī, 'arabī-ingilīzī*, 6e 1953 ; *The Oxford English-Arabic Dictionary of Current Usage*, ed. by N. S. Doniach 1972 ; G. Krahl, *Deutsch-arabisches Wörterbuch* 1964 ; G. Schregle, *Deutsch-arabisches Wörterbuch*, 1963. D'une grande utilité sont naturellement les lexiques spéciaux dont le nombre va sans cesse augmentant, p. ex. 'Atā-

allāh Xalaf ad-Duwayni - Hilmi Mixā'il Bisāy, *Mustalahāt 'ilm al-Hayawān*, Le Caire 1958 ; 'Abdallatif Husayn - Hasan Labib, *Qāmūs al-mustalahāt wa l-murāsālāt al-māliya wa t-tigāriya*, Le Caire 1951 ; Ahmad Kamāl at-Tūbgi, *Qāmūs al-mustalahāt al-bahriya at-tigāriya*, Le Caire 1958.

Pour les dialectes la situation n'est pas aussi favorable. Avant tout on a besoin d'une édition nouvelle de S. Spiro, *Arabic-English Dictionary of the Modern Arabic of Egypt*, Sec. Ed., 1923. Cependant, une langue plus moderne est sans doute à trouver dans les livres suivants qui peuvent rendre de bons services : Edward E. Elias *Practical Dictionary of the Colloquial Arabic of the Middle East*, Sec. Ed. 1950 ; Elias A. Elias, *Egyptian-Arabic Manual for Self-Study*, 17th Ed. sine anno ; E. A. Elias, *Practical Grammar and Vocabulary of the Colloquial Egyptian Arabic*, 4th Ed. 1943 ; R.S. Harrel - Layla Y. Taufik - G. D. Selim, *Lessons in Colloquial Egyptian Arabic*, 1963. En outre on peut mentionner C. Denizeau, *Dictionnaire des parlers arabes de Syrie, Liban et Palestine*, 1960 (supplément au dictionnaire de Barthélemy) ; K. Stowasser-M. Ani, *A Dictionary of Syrian Arabic (Dialect of Damascus)*, English-Arabic, 1964 ; A. Lentin, *Supplément au Dictionnaire pratique arabe-français de Marcelin Beausnier*, 1959.

Certes, ce qui est dit plus haut ne peut pas dire que tous ces ouvrages seraient tout à fait satisfaisants. A l'exception du WKAS les dictionnaires manquent de références exactes aux sources dont sont tirés les exemples illustratifs état des choses qui est certainement explicable et aussi excusable en vue de l'étendue des matériaux, mais qui tout de même dénonce un grave inconvénient. On se demande aussi si le temps n'est pas venu d'essayer de restreindre partout où il sera possible le pêle-mêle des dictionnaires où sont confondues des racines homophones sous une seule entrée. Ce desiderat nous conduit à parler un peu de l'état présent de l'étymologie arabe.

Les études étymologiques impliquent, on le sait bien, dans le domaine de l'arabe parfois

des problèmes très difficiles, et scientifiques et organisationnels. Laissant de côté l'aspect de l'organisation du travail étymologique en se bornera ici à quelques questions scientifiques d'ordre méthodologique portant entre autre sur le principe généralement accepté qui consiste en ce qu'on arrange les mots d'après des racines. Voyons d'abord comment est présentée la racine *sfr* dans un dictionnaire de l'arabe moderne, notamment dans l'ouvrage excellent de Wehr, dictionnaire pouvant nous servir d'un *instar omnium*.

D'un point de vue synchronique et descriptif on est forcé d'admettre que le principe de placer au commencement les thèmes verbaux et puis les formes nominales « *der Länge nach* », c'est-à-dire selon le degré long, est apte à détruire d'une manière assez déplorable la structure du champ sémantique. Nous obtenons ainsi : *safara* 1. « ôter le voile », 2. « luire » (de l'aurore), *saffara* 1. « faire ôter le voile », 2. « faire partir », *sàfara* « partir », *'asfara* « luire » *insafara* « disparaître ». Formes nominales : *as-safra* « les voyageurs », *sifrun* « livre », *safarun* « départ », *safaratun* « voyage », *safariyatun* « voyage, départ », *sufaratun* « table à manger » > « provision pour le voyage », *sufragi(yun)* « garçon », *safirun* « ambassadeur », *sufurun* « enlèvement du voile », *sifaratun* « ambassade », *ma-sàfiru* « partie découverte du visage », *sàfirun* « découvert-évident », mais le pluriel *safaratun* « ceux qui écrivent », *musàfirun* « voyageur » et « hôte ».

Il est évident que les mots *sifr-* et *safarat-* n'ont rien à voir avec le groupe *safara* « ôter le voile » et « luire ». Et il est aussi évident que *safir-*, *safar-*, *safra-* *safara* et *saffara* dans le sens de « faire partir » forment un groupe à part, différent de *safara* « ôter le voile ». Aussi est-il clair que *safara* « luire » appartient à *'asfara* « luire ».

On a souvent dit que pour l'étymologie arabe tout reste à faire et qu'il faut, pour le moment renoncer à séparer et à démêler un groupe de

racines homonymes. C'est vrai, peut-être, que la plupart des mots ont besoin d'être éclairée. Mais cet état des choses ne doit pas nous empêcher de profiter des résultats acquis dans le vaste domaine de la linguistique sémitique et générale, en vue de rompre la dictature absolue, la tyrannie de la racine, partout, où nous le pourrons.

Est-ce que nous pouvons faire quelque chose dans l'espèce ? Bien sûr, essayons de réduire la fâcheuse homonymie un peu. Cela se fait, si nous comparons le groupe « partir » (*sàfara*, *safar-*, *safir-*) avec le groupe « luire » (*safara*, *'asfara*) et nous demandons ce qu'ont les deux groupes en commun. D'abord il faut rappeler un phénomène d'ordre générale : le degré d'abstraction d'un mot comme « voyager ». En français, p. ex., on distingue « partir » et « voyager », des verbes qui n'ont pas le même mode d'action. Autrefois le voyage était dépendant des circonstances météorologiques dans une mesure plus large qu'aujourd'hui. C'est un fait qui se reflète aussi dans les langues. Pour ce qui est de l'arabe des expressions comme *'asbaha* et *'amsà* sont bien connues, imitées aussi en espagnol : *yo amanecí en Madrid y anochece en Toledo* (28). Ainsi on a *'asfara* « être au lever de l'aurore », dérivé d'un *sfr-* * « aurore » que nous trouvons encore en araméen : *saprà* « l'aurore ». En conséquence on peut poser un *safara* * « partir au lever de l'aurore » à côté de *safara* « luire ». On n'a pas affaire à trois racines mais à deux : 1. *safara* « luire » 2. *safara* « écrire » qui est, comme on le sait, une racine empruntée.

Une question extrêmement difficile est celle de la variation à l'intérieur des racines. L'incompatibilité des sens, réelle ou apparente, a fait qu'on a souvent renoncé à admettre telle variation. On va se borner à un seul exemple : la variation *tlw/y-* ~ *tl-* dans *talan* « petit, jeune » et *tall-* « rosée ». Il importe dans ce cas de savoir s'il est complètement impossible de réunir étymologiquement ces deux sens. En face

(28) A. Lombard, « *Zeitschrift für romanische Philologie* » 56 (1936) p. 637 et suiv.

de problèmes de ce genre il conviendrait d'abord de faire une recommandation : il faut toujours étudier de près l'expression des notions correspondantes en indo-européen. La grammaire comparée des langues indo-européennes fournit, comme l'a dit Meillet, « à l'ensemble de la linguistique historique un modèle à imiter » (*linguistique historique et linguistique générale* II, p. 69). En l'espèce nous trouvons en grec le singulier *ῥοση* « rosée », le pluriel *ῥοσαι* signifiant « les petits des animaux ». Il ne s'agit pas d'un fait sémantique isolé et frotuit. En effet nous trouvons en outre le pluriel *ῥόσοι* « les petits des animaux » d'un singulier *ῥόσος* « rosée » (29). Etant donnée la possibilité d'une telle évolution sémantique en indo-européen nous sommes justifiés d'admettre la possibilité correspondante en sémitique, ce qui soutient la thèse de la variation radicale *tlw/y-* ~ *tll-*, cp. p. ex. hébreu *tālā* ~ *tal*.

Parmi les monographies lexicographiques qui portent aussi sur l'étymologie arabe il conviendrait de mentionner ici l'œuvre magistrale de

Wolfdietrich Fischer, *Farb- und Formbezeichnungen in der Sprache der altarabischen Dichtung* (1965), ouvrage traitant particulièrement de la formation 'af'al-, cp. *OrSuec* 12 (1964), p. 111. et suiv.

De la lexicographie relève enfin aussi la prosopographie et la toponymie. Il importe de rassembler les noms de personnes d'une manière aussi complète que possible, c'est-à-dire pour toute la 'arabiya y compris les dialectes, cp. p. ex. E. Litmann, *Arabische Hypokoristika* (*Studia Orientalia Ioanni Pedersen...* dicata, 1953, pp. 193-199). Il en est de même de la toponymie où presque tout reste à faire, cp. U. Thilo, *Die Ortsnamen in der altarabischen Poesie* (1958). Mais toutes les lacunes, toutes les imperfections « brauchen uns nicht anzufechten » comme l'a dit Spitaler : « Was jeder Wissenschaft, auch der Arabistik nützt, ist Geduld und Zuversicht, Enthusiasmus und Resignation, Idealismus und Askese, kurz, die *haràrat al-imàn* » (*Linguistica semitica : presente e futuro*, p. 138)

(29) Cp. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, I (1966), p. 24.